

pauvreté, ni de la source de ses richesses nouvelles. Il en acheta un autre, et arriva chez sa mère, qu'il daigna à peine saluer, tant il était déjà infatué de sa mystérieuse opulence.

Son premier soin fut de cacher en lieu sûr les sommes énormes sous le poids desquelles pliaient ses chameaux; ensuite, impatient de mettre à l'œuvre la vertu de son talisman, il s'enferma dans la cave de sa maison, pour allumer les douze becs de la lampe de fer.

Les douze derviches parurent aussitôt, et se mirent à tourner. Abdallah prit un bâton, et asséna sur chacun un coup vigoureux, comme il l'avait vu faire par Abounadar. Mais il n'avait pas remarqué que celui-ci tenait, pour frapper, le bâton dans sa main gauche. Par un mouvement naturel, Abdallah s'était servi de la main droite, et les derviches, au lieu de se métamorphoser cette fois en morceaux de sequins, tirèrent chacun de dessous leur robe un gourdin formidable, dont ils le rossèrent si rudement, que le pauvre Abdallah resta presque mort. Quand il reprit ses sens, les sacs de pièces d'or, les deux chameaux, le cheval et la lampe de fer avaient disparu.

Tel fut le châtement de la cupidité et de la mauvaise foi d'Abdallah, qui finit ses jours dans la misère.

LE LAC DE VIF ARGENT

I



AINCU par le sort des armes, un roi soutenait avec peine, depuis longtemps, une guerre terrible contre ses voisins. Après plusieurs batailles, on mit le siège devant sa ville capitale; il craignit pour le salut de la reine et la pria de se retirer dans un château qu'il avait fait fortifier, et où il n'était jamais allé qu'une fois. Ce château était fort éloigné, environné d'une épaisse forêt, et à moins d'en savoir bien les routes, on n'y pouvait arriver.

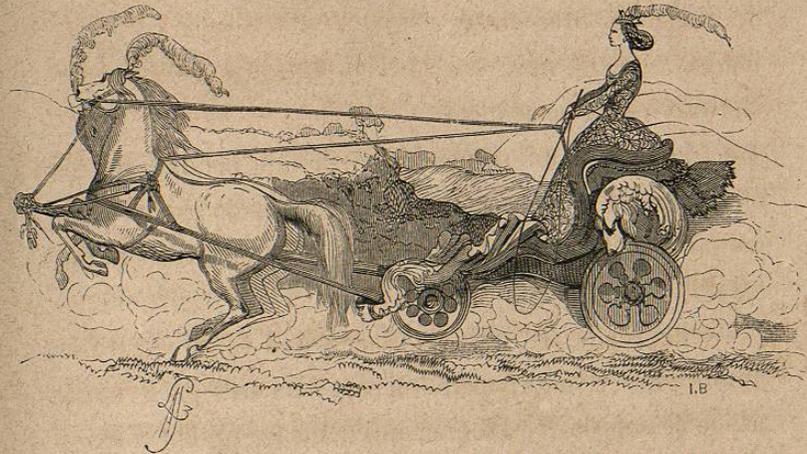
La reine partit, très fâchée de laisser son mari au milieu des périls de la guerre; on la conduisait à petites journées, de crainte qu'elle ne fût malade de la fatigue d'un si long voyage; enfin, elle arriva dans son château, bien inquiète

et bien chagrine. Après qu'elle se fut assez reposée, elle voulut se promener aux environs, et elle ne trouvait rien qui pût la divertir. Elle jetait les yeux de tous côtés, elle voyait de grands déserts qui lui donnaient plus de chagrin que de plaisir; elle les regardait tristement et disait quelquefois :

— Quelle comparaison du séjour où je suis à celui où j'ai été toute ma vie ! Si j'y reste encore longtemps, il faut que je meure. A qui parler dans ces lieux solitaires ? Avec qui puis-je partager mes inquiétudes ? Qu'ai-je donc fait au roi pour m'avoir exilée ici ? Il semble qu'il veuille me faire ressentir toute l'amertume de son absence, lorsqu'il me relègue dans un château si désagréable.

C'est ainsi qu'elle se plaignait; et quoique le roi lui écrivît tous les jours, et qu'il lui donnât de fort bonnes nouvelles du siège, elle s'affligeait de plus en plus, et prit la résolution de s'en retourner auprès de son mari; mais comme les officiers qu'il lui avait donnés, avaient ordre de ne la ramener que lorsqu'il le leur ordonnerait, elle ne témoigna point ce qu'elle méditait, et se fit faire un petit char, où il n'y avait place que pour elle, disant qu'elle voulait aller quelquefois à la chasse. Elle conduisait elle-même les chevaux, et suivait les chiens de si près, que les veneurs allaient moins vite qu'elle : par ce moyen, elle se rendait maîtresse de ses actions et pouvait s'enfuir quand elle voudrait. Il n'y avait qu'une difficulté, c'est qu'elle ne savait point les routes de la forêt; mais elle se flatta que les dieux la conduiraient à bon port.

Un jour que toute son escorte était occupée du plaisir de la chasse, elle lâcha la bride à ses chevaux : ils prirent le galop, et ensuite le mors aux dents; le chariot semblait emporté par les vents. La pauvre reine se repentit, mais trop tard, de sa témérité :



— Hélas ! que va-t-il m'arriver ? disait-elle. Ah ! si le roi me croyait exposée au péril où je suis, que deviendrait-il, lui qui m'aime si tendrement, et qui ne m'a éloignée de sa capitale que pour me mettre en sûreté !

L'air retentissait de ses douloureuses plaintes; elle invoquait les dieux, elle appelait les fées à son secours, mais les dieux et les fées l'avaient abandonnée. Le chariot fut renversé; elle n'eut pas la force de se jeter assez promptement à terre, et son pied demeura pris entre la roue et l'essieu; il est aisé de croire qu'il ne fallait rien moins qu'un miracle pour la sauver d'un si terrible accident.

Elle resta longtemps étendue sur le sol, au pied d'un arbre, évanouie et couverte de sang. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle vit auprès d'elle une femme d'une grandeur gigantesque, vêtue seulement d'une peau de lion; ses bras et ses jambes étaient nus, ses cheveux noués ensemble avec la peau d'un serpent, dont la tête pendait sur ses épaules; une massue de pierre lui servait de canne, et un carquois plein de flèches pendait à son côté. Cette géante lui dit :



— Reprends tes esprits; sache que tu es encore au nombre des vivants; mais ton sort n'en sera guère moins triste. Je suis la fée Lionne, qui demeure proche d'ici; il faut que tu viennes passer ta vie avec moi.

La reine la regarda tristement, et lui répondit :

— Si vous vouliez, madame Lionne, me ramener dans mon château, et prescrire au roi ce qu'il doit vous donner pour ma rançon, il m'aime si chèrement, qu'il ne vous refuserait pas même la moitié de son royaume.

— Non, je suis suffisamment riche : je m'ennuyais depuis quelque temps d'être seule, tu as de l'esprit, peut-être que tu me divertiras.

En achevant ces paroles, elle prit la figure d'une lionne, et chargeant la reine sur son dos, elle l'emporta au fond de sa terrible grotte. Là, elle guérit la reine de ses blessures

sures avec une liqueur dont elle lui frotta tous les membres.

L'on descendait dans cette grotte par dix mille marches qui conduisaient jusqu'au centre de la terre; il n'y avait point d'autre lumière que celle de plusieurs grosses lampes qui projetaient leur éclat sur un lac de vif argent, couvert de monstres, dont les différentes figures auraient épouvanté une femme moins timide. Des hiboux et des chouettes, quelques corbeaux et d'autres oiseaux de sinistre augure s'y faisaient entendre. Aux alentours, les arbres étaient toujours dépouillés de feuilles et de fruits, la terre couverte de soucis et de ronces. Quelques racines sèches, des marrons d'Inde et des pommes d'églantier, c'est tout ce qui s'offrait pour soulager la faim des infortunés qui tombaient entre les mains de la fée Lionne.

Sitôt que la reine se trouva en état de travailler, la fée lui dit qu'elle pouvait se faire une cabane, parce qu'elle resterait toute sa vie avec elle. A ces mots, cette princesse n'eut pas la force de retenir ses larmes :

— Que vous ai-je fait, s'écria-t-elle, pour me garder ici? Si la fin de ma vie, que je sens approcher, vous cause quelque plaisir, donnez-moi la mort, c'est tout ce que j'ose espérer de votre pitié; mais ne me condamnez point à passer une longue et déplorable vie loin de mon époux bien-aimé.

La Lionne se moqua de sa douleur, et lui dit qu'elle lui conseillait d'essuyer ses larmes, et d'essayer à lui plaire; que sans cela elle serait la plus malheureuse personne du monde.

— Que faut-il donc faire, répliqua la reine, pour toucher votre cœur?

— J'aime, lui dit-elle, les pâtés de mouches : je veux que vous trouviez le moyen d'en avoir assez pour m'en faire un très grand et très excellent.

— Mais, lui dit la reine, je n'en vois point ici; quand il y en aurait, il ne fait pas assez clair pour les attraper, et quand je les attraperais, je n'ai jamais fait de pâtisserie, de sorte que vous me donnez des ordres que je ne puis exécuter.

— N'importe! dit l'impitoyable Lionne; je veux ce que je veux.

La reine ne répliqua rien : elle pensa qu'en dépit de la cruelle fée, elle n'avait qu'une vie à perdre, et en l'état où elle était, que pouvait-elle craindre? Au lieu donc d'aller chercher des mouches, elle s'assit sous un if, et recommença ses tristes plaintes :

— Quelle sera votre douleur, mon cher époux, disait-elle, lorsque vous viendrez me chercher, et que vous ne me trouverez plus! On rencontrera peut-être dans la forêt mon chariot en pièces; à cette vue, vous ne douterez plus de ma mort.

Elle aurait continué longtemps à s'entretenir de cette manière, si elle n'avait pas entendu au-dessus de sa tête le triste croassement d'un corbeau. Elle leva les yeux, et vit en effet un gros corbeau tenant une grenouille, qu'il s'apprêtait à croquer.

— Bien que rien ne se présente ici pour me soulager,

dit-elle, je ne veux pas négliger de sauver une pauvre grenouille qui est aussi persécutée que moi.

Elle saisit un gros bâton qu'elle trouva sous sa main, et fit lâcher prise au méchant corbeau. La grenouille tomba, resta quelque temps étourdie, puis reprenant ses esprits :

— Belle reine, dit-elle, vous êtes la seule personne bienfaisante que j'aie vue en ces lieux, depuis que la curiosité m'y a conduite.

— Par quel miracle parlez-vous, petite Grenouille? lui demanda la reine, et quelles sont les personnes que vous voyez ici? car j'en ai encore aperçu aucune.

— Tous les monstres dont ce lac est couvert, dit Grenouillette, ont été dans le monde, les uns sur le trône, les autres dans la confiance de leurs souverains; ils ont été métamorphosés ainsi, en punition de leurs crimes. Le destin les envoie ici pour quelque temps, sans qu'aucun de ceux qui y séjournent deviennent meilleurs et se corrigent.

— Je comprends bien, dit la reine, que plusieurs méchants ensemble ne parviennent pas à s'amender; mais à votre égard, ma commère la Grenouille, que faites-vous ici?

— La curiosité m'a fait entreprendre d'y venir, répliqua-t-elle; je suis demi-fée, mon pouvoir est borné en de certaines choses et fort étendu en d'autres. Si la fée Lionne me reconnaissait dans ses états, elle me tuerait.

— Comment est-il possible que, fée ou demi-fée, un corbeau ait été prêt à vous manger?